

Pas celui■ci non plus

De même qu'al■Farazdaq a admirablement dépeint mon ami Abd al■Rahman Azzam dans ce vers :

« Notre sagesse pèse du poids des montagnes dans sa gravité,
Mais lorsque la colère nous saisit, nous devenons semblables aux djinns »,

de même al■Harith ibn 'Abbad a parfaitement décrit mon ami al■Mazni lorsqu'il disait :

« Je n'étais pas parmi ceux qui ont allumé cet incendie — Dieu le sait —
Et pourtant aujourd'hui j'en brûle moi-même dans les flammes. »

Car mon ami al■Mazni n'a pas déclenché cette controverse autour de cette courte phrase que mon ami Azzam avait extraite d'un long chapitre. Il n'a pas, au début, engagé dans cette bataille ni cavalerie ni fantassins. Mais lorsque le feu s'est embrasé et que la poussière s'est élevée, il s'est lui-même dressé et lancé dans l'arène, réclamant le combat et la lutte.

Al■Mazni s'est levé pour défendre la liberté d'opinion, mais il a choisi une mauvaise voie pour cette défense. Il a accusé son ami d'erreur et de faute — fautes qu'il jugeait incontestables — puis il a continué à tourner autour de ces prétendues erreurs à la recherche d'une nouvelle faiblesse ou d'une nouvelle faute.

Je ne suis pourtant ni à l'abri de l'erreur ni exempt des faiblesses humaines. Aucun homme n'a le droit de se croire infaillible. Mais quelle est ma faute si, cette fois, je ne me suis ni trompé ni égaré ? Je n'ai fait que représenter une vérité qui ne souffre ni doute ni discussion, une vérité que seuls ignorent ceux qui ne possèdent pas le dixième du savoir et de la culture d'al■Mazni, ou d'autres qui connaissent parfaitement la vérité mais la nient parce qu'un intérêt caché les empêche de suivre le chemin droit qui y mène.

Je tiens d'ailleurs à assurer sincèrement al■Mazni que je place l'amitié qui nous unit au■dessus du sérieux comme de la frivolité des querelles, au■dessus de ce qui est explicite ou implicite, clair ou obscur. Quoi qu'il puisse dire de moi directement ou indirectement, cela n'atteindra jamais notre amitié, car — grâce à Dieu — je sais juger les faiblesses humaines avec équité.

J'ai toujours souhaité, et je souhaite encore, que mon ami al■Mazni fasse la différence entre celui qui

dit : « Je ne me suis pas trompé », et celui qui dit : « Il n'existe aucune voie par laquelle je pourrais me tromper. » Le premier affirme simplement un fait ; le second revendique pour lui-même une infaillibilité qui n'appartient pas aux hommes.

Qu'al■Mazni le sache, qu'Azzam le sache, que les Égyptiens qui les soutiennent le sachent, et que les Syriens le sachent également : je demeure fidèle à mon opinion première. Je ne la changerai pas et ne puis la changer, car je n'aime pas — et personne ne le peut — modifier la vérité selon les circonstances.

Une autre chose m'a beaucoup amusé dans *Al■Balagh*, et je veux croire qu'elle ne vient pas d'al■Mazni lui-même, car il est à mes yeux au■dessus de cela. Le journal prétendait hier que j'avais emprunté à ses colonnes ce que j'ai écrit aux Syriens en défense de la liberté d'opinion.

J'aurais presque voulu reconnaître devant *Al■Balagh* que j'avais effectivement emprunté quelque chose à ce journal et sollicité son aide dans cette difficile question de l'opinion et de sa liberté. Je ne déteste pas faire plaisir à *Al■Balagh* lorsqu'il existe pour cela un moyen honorable et raisonnable. Et je n'aurais aucune gêne à demander l'aide d'un écrivain talentueux comme mon ami al■Mazni si j'en avais réellement besoin.

Mais je regrette profondément d'avoir écrit ma lettre à *Fata al■Arab* le mercredi avant qu'*Al■Balagh* ne publie ce qu'il a publié, puis d'avoir retardé la publication de ma lettre pendant deux ou trois jours afin qu'elle parvienne d'abord à Damas avant d'être ensuite publiée en Égypte.

Si *Al■Balagh* a besoin de témoins pour le confirmer, ces témoins sont vivants et capables de témoigner, sans hésiter le moins du monde.

D'ailleurs, ni ce que j'ai écrit dans ma lettre à *Fata al■Arab* le mercredi, ni ce qu'*Al■Balagh* a écrit le jeudi ne contenaient quoi que ce soit d'original ou d'extraordinaire qui mérite qu'on se dispute pour savoir qui l'a découvert le premier. J'ai simplement dit le mercredi — et *Al■Balagh* a répété le jeudi — des vérités élémentaires connues de tous, des vérités si évidentes qu'il est déjà triste d'avoir encore besoin de les rappeler, sans parler de prétendre les avoir inventées ou découvertes.

Qu'*Al■Balagh* se rassure donc et modère un peu son orgueil et sa suffisance. Dieu Tout■Puissant ne lui a pas réservé à elle seule la connaissance des vérités élémentaires et des premiers principes. Il serait préférable pour *Al■Balagh* de poursuivre sa route sans dévier à droite ni à gauche, et sans s'arrêter sur des questions qu'elle sait parfaitement incapables de faire avancer ou reculer quoi que ce soit, des

questions qui ne satisfont ni la vérité, ni l'utilité, ni la conscience.